

Sujet 3 :

"Le poète ne dit pas qu'il pleut mais il crée...la pluie."

Vous commenterez cette remarque de Paul Valéry en appuyant votre propos sur des exemples précis.

Sujet très "transversal" puisqu'il touche à la fois à la figure du poète, au langage poétique et à l'activité poétique elle-même .

Sujet malgré tout un peu piégé parce qu'à le lire, on est facilement aimanté par la fin "il crée .. la pluie" dans laquelle on retrouve des conceptions bien connues : le poète crée, fabrique, il a un pouvoir démiurgique, il est le Verbe créateur, celui dont la parole est immédiatement performative comme le sont les formules magiques de la sorcellerie . Tout cela est sans doute légitime, à condition de ne pas être asséné comme les principes d'un dogme, de ne pas constituer les articles d'une profession de foi à laquelle on nul n'est obligé de souscrire . En matière de poésie, on oublie facilement d'argumenter avec des analyses rigoureuses et des exemples précis exploités concrètement.

Plusieurs éléments de la citation doivent être être bien pris en compte dès le départ.

D'abord les points de suspension, qui ..suspendent le complément d'objet . Avec ce retardement, il y a une incertitude et une surprise qui se manifestent, et qui font vaciller la tranquille évidence : le poète est créateur, certes, mais que peut-il créer ? Est-il sûr que ce soit "la pluie" ? N'attendrions-nous pas un autre objet, un poème (sur la pluie ?) par exemple ?

Ensuite et surtout, il y a toute la première partie de la citation, la partie négative, qui n'est pas nulle : dire que ne.. pas, ce n'est pas du tout la même chose que ne rien dire ! C'est, comme c'est souvent le cas dans la réflexion (et donc dans les sujets de dissertation!) sur un refus que se fonde l'assertion : l'énergie qui permet d'affirmer se nourrit d'abord de ce refus . Cf la grande tirade de Dom Juan sur la séduction (Acte I, scène 2) : la prodigieuse emphase rhétorique naît d'un refus presque viscéral du conformisme timidement énoncé par Sganarelle : " En ce cas, je vous dirais que ... / Quoi? tu veux que ... , que ... et que .. ? Non, non!.." Ici, point de refus indigné de Valéry à l'idée pourtant dégradante que le poète puisse dire des banalités, preuve peut-être que cette perspective ne fait pas l'objet d'un refus aussi immédiat, aussi viscéral que celui que manifeste (ou affecte de manifester, on est au théâtre) le héros libertin. Sans doute n'est-il pas aussi évident que cela que "le poète ne dit pas qu'il pleut" . Et d'ailleurs peut-on poétiquement créer la pluie sans dire qu'il pleut ?

C'est qu'en définitive, la notion de langage, d'énoncé etc.. disparaît dans le cours de la citation . Valéry ne précise pas de quel matériau est faite cette pluie que crée le poète . On peut rapprocher cette citation de la célèbre formule dans laquelle le même Valéry oppose de façon imagée la poésie comme "danse" à l'énoncé non poétique comme "marche". Mais au moins la comparaison maintient-elle une cohérence, celle du déplacement dans l'espace . Ici rien ne dit qu'en créant la pluie, le poète reste dans le champ du langage. Il conviendra de s'interroger sur une la profondeur d'un divorce qui est, potentiellement, plus radical qu'on ne l'attend .

Pour finir sur un point du vue un peu plus synthétique, on voit que les questions esthétiques qui occupent en général la première place dans la réflexion sur la poésie, y compris chez Valéry, qui est connu pour être un adepte du formalisme, ne sont bien sûr pas absentes, mais qu'elles sont immédiatement "lestées" si on peut dire par des préoccupations qui touchent au statut du langage dans toutes ses dimensions, y compris et surtout dans son rapport à la vérité.

Introduction

C'est par le rapport esthétique au langage qu'on définit ordinairement le poète et l'activité poétique. Approche très approximative et superficielle contre laquelle réagit manifestement Valéry, qui refuse de faire dire au poète les pires banalités. Mais il est plus surprenant de le voir attribuer au poète une activité extérieure au langage, ou du moins dont la dimension langagière n'est pas première, en opposant "dire que" à "créer". En quoi l'activité poétique n'est-elle pas circonscrite à l'univers verbal ? Mesurer en quoi cette refondation de la poésie sur "son cœur de métier" (poète = créer) a des implications axiologiques.

Les enjeux d'un refus de dire

Refus de "l'universel reportage" (Mallarmé), c'est-à-dire de la parole qui "se rapporte" au monde, qui dépend de lui. Dire qu'il pleut entraîne vérification, et vérifier peut amener à contester, voire à annuler : les signes doivent être pertinents à une réalité extérieure qui les valide. L'énoncé du poète n'est pas référentiel, malgré les apparences. Il s'impose de lui-même, n'est pas asservi à une réalité extérieure, il est lui-même une réalité objective, avec sa matérialité, sa consistance.

Refus de la dépendance interne au langage : le poème surgit de nulle part, dans son splendide isolement, et retourne au néant par une logique qui lui est propre (Cf Ponge, Apollinaire..) au contraire des énoncés non poétiques qui sont enchaînés, et donc dépendants, de ce qui précède et de ce qui suit, du contexte. Comment expliquer une scène de théâtre ou un extrait de roman en faisant abstraction de ce qui précède et de ce qui suivra ? Caractère performatif de l'énoncé poétique, proche des utilisations magiques du langage : les poèmes de Michaux sont des pratiques exorcistes, destinés à chasser le mal. Très différent du langage performatif du théâtre, qui agit sur un récepteur : lire le poème liminaire sur *Parti pris des choses* nous fait connaître la pluie mais ne nous fait pas prendre un parapluie.

Refus de la dépendance à l'énonciateur. Quand quelqu'un dit que, son énoncé est grammaticalement subordonné au verbe dont l'énonciateur est sujet, et cet énonciateur est garant de son énoncé. Ce n'est pas la même chose si c'est X ou Y qui le dit. L'expérience de la parole poétique est celle d'une parole nécessaire, qui s'impose au poète comme nécessaire, quand bien même il aurait l'illusion d'être maître de ce qu'il dit. Cette parole transcendante, qui vient des dieux, du peuple, de la langue etc.. fait du poète un médium, non un créateur mais celui dans lequel une création advient (cf Mallarmé : disparition élocutoire du moi ou chez Apollinaire le passage d'un lyrisme étroitement biographique à un lyrisme universel : l'un est fait pour faire advenir l'autre)

Que crée le poète ?

Remotiver le langage : si la parole poétique est nécessaire, et non arbitraire, c'est que le poète crée la pluie autrement qu'il ne dirait qu'il pleut. Le poète remotive les signes, "prend les mots en réparation" (Ponge) en s'efforçant de, par son activité, son travail, de réduire l'arbitraire qui relie signifiant à signifié, et signe à référent. Ce que crée le poète, ce sont de nouvelles lois, un autre système de références dans notre rapport au langage et au monde.

La parole poétique n'est plus quelque chose qui reproduit, qui double facultativement le monde, elle est un élément nécessaire à l'existence. Cf Adam dans la Genèse, qui participe pleinement à la création en nommant les créatures aux côtés de Dieu. La ville, comme milieu humain, n'existe pas avant que Baudelaire ne la crée poétiquement (*Le spleen de Paris*). C'est la poésie qui restitue les choses dans leur pleine existence, y compris leurs limites, leur durée etc.. Cf Ponge : la pluie comme réalité musicale avec sa propre temporalité.

Le poète crée des objets poétiques, ce que Bonnefoy nomme "surréalité", cette dimension virtuelle que les éléments de la réalité comportent en eux mais que seule l'énonciation poétique peut faire advenir : la flèche de la cathédrale de Chartres comme épi de pierre suscité par la marche et surgissant de l'océan des blés chez Péguy, le corps poétique de Marie chez Ronsard, tout aussi réel que son corps périssable

"Afin que vif et mort ton corps ne soit que roseé"

La communion poétique

Dire que, c'est informer le réel mais aussi le récepteur, définir, ne pas laisser le choix, et du coup être soi-même victime de son choix, renoncer à dire autre chose que ce qu'on dit. En s'installant délibérément dans la polysémie, la suggestion, l'indécision, le poète ne dit pas ceci ou cela (il pleut, il bruine, ça dégringole, il tombe des hallebardes, quelle saucée..) il dit ceci et cela et même que "ceci est cela", que la terre est bleue et qu'elle est comme une orange.

Au lieu de réduire l'étrangeté du monde, des choses, des êtres, des expériences, la poésie ouvre, elle initie à l'inépuisable richesse que le langage ordinaire ne cesse de réduire (cf dernier vers de *Nuit rhénane*) Effet de surprise qui est celui des points de suspension.

Il ne s'agit plus alors de dominer le monde par le Verbe, mais de communier le temps d'un poème, forcément circonscrit, à la beauté du monde (la fulgurance toujours fragile des *Illuminations*)